



La fondation des marchés et les autels

PIERRE BONNAFÉ



Comme nous allons le voir sous une triple perspective (récit, rite et mouvement), un marché apparaît à la fois comme un prolongement et comme un élargissement du monde villageois, qui l'a secrété.

Un récit de fondation

Ce serait trop dire que de le qualifier de "mythe", à moins d'admettre que nous en trouverions un par maître¹ de marché ! Le fondateur donne le plus souvent son propre nom à l'emplacement. L'un de ces récits nous a été rapporté par sa descendante : celui du marché précolonial de Doudou. L'homme s'appelait Bagho Gongon-Hien. Il partit pour la Volta Noire recueillir la puissance sacrée² du "fleuve" (*miir*) : il reçut de la terre, une pierre et "prit ainsi le *miir*".

«Bagho coupa encore une branche de jujubier (*syi*), car cet arbre est le *Thāgbá* du marché (c'est le second élément de la puissance). D'ailleurs, dans notre sous-matriclan, il est interdit d'user de cet arbre pour faire du feu à la cuisine. C'est le même arbre que l'on plante devant la porte de la maison. Le même homme, du vivant de son père, s'était rendu au champ et il y avait ramassé une houe neuve. Chez lui, il la montra à son père qu'il interrogea sur sa trouvaille. Ce dernier lui répondit que c'était une puissance et il la posa à l'extérieur de sa maison. Quelques jours plus tard, le fils tomba malade et il rêva. Un devin leur révéla alors qu'il avait découvert avec sa houe une puissance de marché. Quand le père a planté l'arbre, la puissance se nommait *Thāgbá* : c'est une force de matriclan.»

Page de gauche : Autel du marché de Nandul (région de Malba) 1979

*Cl. T. Spini et G. Antongini
Le personnage possède un visage double moitié homme moitié femme, voir photo page de droite*

Page de droite : Maître du marché de Nandul et prêtre de l'autel

1. Le lecteur traduira par "maître" ou "prêtre" ; seul "chef" me paraît inadéquat. Les Lobi connaissent des "supérieurs" (noufe), ce qui est tout différent.

2. Le terme indique simplement le caractère contraignant de la puissance recherchée ou maniée, son caractère normatif dans l'institution sociale (poussé à son terme en raison d'un déséquilibre).

Cette histoire concise nous livre bien des composantes indispensables à la fondation d'un marché. Nous y voyons nettement que le sous-matriclan est l'origine la plus fréquente de cet établissement : à l'intérieur de cette mouvance, les lignes de succession peuvent être relativement variées. L'héritage par des fils est le plus courant, mais il peut passer par des neveux ou parents utérins du sous-clan initial. De toute manière, si un seul personnage s'affirme au premier plan à toutes les générations, il serait tout aussi valable de dire que c'est d'un aéropage collectif que dépendent les décisions concernant ces activités.

En second lieu, nous nous apercevons que c'est l'autel même de la maisonnée du village qu'on déplace au marché, en ne lui conférant ensuite qu'un surcroît d'efficacité. Ce fait explique que toute fondation exige l'autorisation du maître du village, lorsque son auteur est différent de lui. S'il s'y opposait, le projet était remis ou même définitivement abandonné³. L'identification au village allait si loin qu'on pouvait déplacer une parcelle de son autel pour la transporter au marché (M. Père, 1988 : 263). Ces garanties sur la personne conduisent à dresser un portrait idéal du fondateur : il doit être pourvu d'une grande honorabilité et attirer vers son domaine les personnes du dedans et du dehors⁴. Il a pu arriver qu'une femme se sente assez inspirée pour accomplir un tel établissement, mais le plus souvent elle en déléguait vite le pouvoir à un homme. Quelle que soit l'identité du personnage, un semblable récit fixe un rendez-vous : le premier jour ou sa rénovation (si le marché a repris après une interruption plus ou moins longue). Immanquablement, le message comprenait des interdits, dont les principaux tournaient autour des violences et des vols. D'autres particularités pouvaient singulariser le lieu. Ainsi, tout un réseau de marchés était associé aux "génies" (*k̄s̄t̄s̄rs̄i*) autour de Helele, qui signifiait "doucement" c'est-à-dire : "venez en paix".

A travers ces récits, j'ai jusqu'ici simplifié les appartenances du maître de marché, en relevant d'abord celles qui relevaient du matriclan. La situation peut être déjà plus compliquée, parce que plusieurs sous-matriclans y sont enchevêtrés, formant plusieurs quartiers villageois.

Mais plus radicalement, les appartenances peuvent encore dépendre d'un tout autre registre. Ainsi le marché de Tyolo actuel, anciennement situé à Tyorgbalandi, comporte deux autels : l'un "posé" par un homme Noufé (sous-matriclan) et l'autre qui s'appelle Koko, appartenant à l'initiation patriclanique.

Avant la colonisation française, il y avait dans cette région trois marchés traditionnels, reliés par l'initiation : Tyolo, Sibal et Bakye (Batié-nord). Le grand-prêtre de ce dernier village, tous les sept ans, donnait le signal et envoyait des gens "prélever" des aliments (voir plus loin).

Ensuite, ils se rendaient la pareille. Il n'y a pratiquement

3. Les enquêtes sur les marchés menées dans les régions d'Irdiaka et de Boussera ont été faites en collaboration avec M. Fiéloux.

4. Un fait social est relatif à la personne ou au groupe concernés. Son interaction libre ne serait déterminable (et mesurable) qu'après coup.

aucun clan initiatique qui ne passe à un moment par un marché. J'aurai l'occasion d'exposer le même phénomène pour le grand culte du *bir*, second des grands rites structurant toute la culture de ce peuple⁵.

Il va sans dire que ces multiples résonances enrichissent considérablement le récit de fondation en lui donnant plusieurs voix et comme un contexte polyphonique.

Un rite de fondation

L'auteur du marché - il s'agit ici du village de Tankolon - apporte sa "puissance" sacrée à l'endroit où il se déroulera. Il se présente avec un taureau et une poule. Il "plante sa puissance" en sacrifiant cette dernière : si elle tombe sur le dos, il sacrifie le taureau. Il prend la viande de la puissance : patte postérieure, antérieure, poitrine et cœur et il donne à sa première épouse, souveraine de la maisonnée, le restant de la chair, qui doit être bouilli, en y ajoutant condiments, piments, pastèques. Avec cette sauce, elle prépare le gâteau de sorgho. En plus de cela, l'homme doit apporter toutes les sortes d'aliments qu'on trouve sur le marché : beurre, *sumbala* (condiment), sorgho, maïs... La supérieure de la maison fera bouillir séparément les graines de maïs, celles de sorgho : elle confectionnera une sauce avec les condiments et le beurre. Elle en offrira à tous les villages venus assister le matin au premier marché et ils mangeront.

Dans ce rite, il est remarquable que les villages se rendant au marché apparaissent comme acteurs collectifs. Ce fait correspondait bien à l'expérience des assistants jadis ; l'un d'entre eux nous disait qu'en dehors de son propre village, souvent il ne distinguait pas le visage individuel des membres des villages invités.

A travers ce qui précède, une action n'était qu'implicite : celle du prélèvement (*ta*) effectué par le maître ; prendre un peu de chaque produit alimentaire fourni par les femmes sur le lieu d'échange. Ainsi à Iridiaka, le fils ayant hérité de la charge, devait recueillir l'ensemble, le convertir en cauris et remettre la somme obtenue au frère utérin de son père (ou à son neveu). Celui-ci pouvait alors acquérir à son tour des bovins ou des captifs (*deà*). Mais ces acquisitions liées à cette fonction, ne devaient jamais être revendues. Si les boeufs s'étaient multipliés, il était très possible de les utiliser pour doter des fils : pourtant, s'il y avait divorce, le bétail devait revenir au détenteur des produits prélevés au marché. Quant au captif (*deè*), le "*deè* du marché", il pouvait s'en servir pour se nourrir ; pour lui rien de néfaste (*kha*), à l'encontre de ses maîtres.

Le cas que nous venons d'évoquer prenait le marché comme déjà en cours : ce qui ne laisse pas d'être intéressant, parce que l'effet de cette création se prolonge à travers son fonctionnement futur (avec un bonheur inégal !). Revenons cependant, au moment initial pour en éclairer un autre

5. En fait, il semble raisonnable d'introduire un doute selon les périodes historiques, car le *buir* -équivalent du *Bágr* des Dagara et Birifor-, centré sur la divination, occupe une place très grande.

aspect. Selon un témoin de Tyolo, lorsqu'on fondait un marché, au début, on ne prélevait rien : on attendait dans beaucoup de marchés que l'animation soit venue. Là seulement, le maître commençait à prélever un peu : une seule boule de beurre de karité, une seule de condiment, une de pois de terre, un peu de viande domestique ou sauvage, une petite calebasse de bière de mil chez chaque vendeuse, une poignée de sorgho. Rien sur les pots ni sur les pointes de flèche, "ç'aurait été vouloir la guerre". Ensuite, il plaçait tous ces prélèvements devant son autel de marché. Dès que l'assistance s'était dispersée, il les déposait chez lui dans sa maison. Là tout co-villageois pouvait les prendre pour un multiple de cinq cauris, nourriture ou boisson, à un prix inférieur au marché, qu'il soit homme ou femme. Dans les frontières du village, l'échange devenait vraiment universel étant donné que même une mauvaise connaissance y prenait part et que le maître et son épouse devaient s'y plier (cinq cauris pour eux-aussi). Ces conditions favorables s'expliqueraient par la phase initiale de sa création. Cependant au début, le maître n'allait pas jusqu'à consommer lui-même : il pouvait acheter pour sa maison, c'était tout. De plus, la plupart des décisions étaient prises par l'intermédiaire d'un devin interprétant les vœux de sa puissance propre (*yá-thíl*) : «qu'il range ses cauris à la maison ou au marché. Qu'il parte sur les chemins d'accès pour faire venir du monde etc.»

"Chacun a sa manière de créer un marché". Aucun des marchés de la région (Helele, Tyolo, Tankolon, Doudou) selon l'un de nos interlocuteurs, ne ressemblait à l'histoire du marché de Niobolola. Un grand chasseur l'avait fondé au cours d'une battue (*kpáar*), ce qui fait ressortir progressivement la profonde parenté entre ces deux activités. L'homme se nommait Kahiti et il avait eu la chance d'abattre un hippotrague (*ko*).

En le dépeçant, il découvrit des déchets à l'intérieur de son estomac. «Toute chose dans l'univers renferme de la sorcellerie», disait un proverbe local. Il trancha les cornes de l'animal avec un peu du crâne et transporta l'ensemble chez lui. Un devin expliqua que sa battue avait rassemblé bien des hommes et bien des animaux et qu'il voulait donc le voir créer un marché. Dans les deux cas, il était interdit de tuer des humains. Puis il leur fixa de la même manière un jour précis pour le tenir, en se référant aux autres marchés de la région. Il n'était pas rare qu'un même homme se soit chargé des deux rôles.

«Quand on tue cette espèce d'antilope, si à l'endroit où elle est tombée morte, sa tête repose sur une racine⁶ on la déterre...» Voici exactement ce qui devenait puissance lorsque son découvreur rentrait à la maison. Il pilait la racine, coupait un morceau d'antilope, plaçait le médicament à l'intérieur, mettait de la farine de sorgho dans un bouillon et il absorbait seul sa puissance.

6. J'ai toujours été surpris par le caractère très répandu de ces révélations ; à la limite, tout homme adulte (et même parfois femme) en avait une. Ce don (*inué*) n'est-il pas "la chose la mieux partagée du monde ?" Bien des sociétés stratifiées ne laissent guère de place à ce genre de qualités.

Une dynamique de fondation

Un support économique plutôt favorable

Si l'on se représente ce qu'on connaît le moins mal, la seconde moitié du XIX^e siècle, en dehors de moments de grands conflits avec l'extérieur, il faut convenir, comme le rappellent beaucoup de vieux Lobi et Birifor, que les maisons et les unités de production étaient plus denses et plus efficaces que par la suite. Qualitativement, les jeunes et les hommes adultes y oeuvraient, davantage que le conflit armé endémique n'arrivait pas à réduire.

Par ailleurs, certaines zones du pays à cette époque (Doudou par ex et le sud du Burkina) s'ouvraient aux courants d'échange par le moyen d'hôtes diula. C'était le temps où des gens de Kampti acquéraient des barres de sel, principalement pour les exposer dans leur demeure comme biens de prestige. Il est vrai que d'autres zones comme Périgban continuaient à attaquer toute caravane isolée, n'épargnant que des "amis" connus.

D'autres conditions étaient favorables. De l'avis unanime, la division du travail avait progressé ainsi que la qualité de l'artisanat : poterie des femmes et forge des hommes ("rouge" et "noire", c'est-à-dire cuivre et fer).

C'est pourquoi on ne s'étonne pas, en faisant de courtes généalogies de richesse, d'observer des ascensions d'hommes ou de femmes, ayant permis d'accumuler du sorgho, du bétail en passant par des cauris, de l'or, puis des captifs. Cet enrichissement ne portait jamais sur un seul individu, puisque les règles et rapports sociaux s'y opposaient largement, mais sur son matrilignage. Aucune réprobation ne semblait avoir porté sur ces enrichissements, à condition qu'ils se plient aux lois communes : partage, redistribution, souvent dans des circuits rituels. On pouvait concevoir de la jalousie de ce que l'autre avait mieux réussi que soi, mais pas de sa réussite en elle-même⁷.

Les circonstances décrites autorisent à supposer que certaines des fondations avaient de bonnes probabilités de réussir. Il est fort possible que la divination locale n'en ait pas donné une si mauvaise idée... Des orientations solides unissaient déjà des aires productrices de pots à d'autres de sorgho, petit mil, pastèques (Loropéni⁸ contre Oulmana), d'autres de paniers (Holly) contre des nattes, d'autres enfin de céréales contre des ignames (au sud), même s'il fallait plusieurs bonds pour réaliser ces intermédiaires.

Un jour de paix sur cinq ?

Étant donné ce qui précède, il était préférable qu'un créateur de marché ne soit pas pauvre afin de faire face à l'investissement de départ (qu'il compte récupérer). Mais à coup sûr, il devait lui falloir encore bien d'autres qualités. L'enjeu des contradictions n'était pas mince.

7. Les Thuuna de Galgouli par exemple étaient bien plus égalitaires : ils voulaient qu'on mesure même les champs de sorgho au défrichage pour y parvenir.

8. Je parle de la zone elle-même, parce que Loropéni n'était pas encore fondé alors !

En principe, on n'avait le droit de se tuer ni sur les chemins du marché ni sur l'aire d'échange. Cependant la disposition même des villageois invités demeurerait révélatrice : chacun restait dans l'aire qui lui était impartie, prêt à déguerpir avec tous les siens au moindre signal d'alerte. Un homme devait attendre qu'une tenancière d'un autre village lui ait offert le " déplacement"⁹ pour s'y rendre, si possible accompagné. Des procédures de ce genre régissaient la conduite de chacun. Les mêmes causes qui déclenchaient les guerres - affaires de femmes - n'arrêtaient pas miraculeusement de jouer au marché. Elles y étaient simplement suspendues.

En cas d'homicide au marché (Doudou, Sibal-ya, Dengandou), les amendes étaient lourdes : 1 boeuf, 1 poule, 1 poussin, 3.000 cauris, en ce qui concerne leur juridiction. Il pouvait y avoir un supplément pour les parents de la victime. Les peines étaient encore conséquentes pour des blessures et redevaient plus graves pour des vols.

La question cruciale à cette échelle intervillageoise était de susciter en même temps qu'un fort respect, des alliances politiques. On m'a plusieurs fois relaté une diplomatie par notables et opinion publique, relayant l'autorité des prêtres du marché. Sur une infraction très mal vue ou une récidive appuyée, le fautif était contraint par son propre village - parfois au prix de l'exclusion - de se soumettre (Bousséra).

Souvent une lourde sanction, après avoir fait l'unité d'une famille récalcitrante, pouvait se retourner contre le responsable au moment de l'acquitter.

Un gain d'abord social

Je ne crois pas trahir le point de vue le plus répandu en l'affirmant. Bien que beaucoup d'habitants du pays lobi ne dédaignent nullement le gain économique¹⁰, une sorte de front commun se forme pour vanter les mérites des marchés sous l'angle de leur sociabilité. Il est vrai que j'ai rencontré l'inévitable exception il y a quelques années à Difitara, un homme¹¹ que sa puissance empêchait de s'y rendre : ses voisins à la fois déconcertés et tolérants n'y voyaient pas d'inconvénient.

Le recul historique nous autorise à prendre en compte plusieurs périodes bien différentes pour trouver à mon sens le même résultat, comme si la société avait là-dessus seulement changé de monture.

Dans les siècles anciens, de toute façon, l'émergence même du marché avec cette organisation bi-clanique simple et l'étroitesse des moyens de socialisation ont quelque chose de toujours prodigieux. Pourtant, au moins depuis le passage de la Volta Noire, nous voyons ces réseaux se développer.

Le caractère singulier de la division du travail fait que

9. C'est-à-dire une gorgée de bière pour seulement goûter...

10. Celui-ci est à distinguer de la spéculation sur les cours que les peuples lobi et birifor pratiquaient de fait très peu.

11. Il n'aimait ni la foule ni les longues causeries au cabaret.

les femmes se chargent souvent de la vente et de la transformation alimentaire, alors que les hommes se consacrent à la culture des céréales. De la sorte, une tradition régionale se constitue ainsi qu'un équilibre alternatif avec la guerre. Le lieu du marché est bien autre chose qu'un simple échange de marchandises : il réunit périodiquement des îlots qui sans lui auraient très faiblement communiqué.

La rupture coloniale eut un effet ambigu. D'un côté, elle mit en place peu à peu, avec beaucoup de mal un nouveau système comportant Etat, justice et imposition (y compris une taxe sur les marchés, remplaçant le "prélèvement" ancien !); ce faisant, elle provoqua chez beaucoup d'hommes et de femmes une réaction de retrait. Mais d'un autre côté, avec le temps, elle fit prévaloir son ordre avec l'appui de certains Diula, le recrutement de chefs de canton "indigènes", le tracé de nouvelles routes, la réduction des zones d'insécurité.

Le résultat fut assez semblable à cette double action. Jusqu'à une date très récente (dépassant même 1960), le vrai marché était celui des ancêtres à Kampti et l'autre, l'administratif, un endroit de dépossession. Des marchés de brousse éphémères se tinrent des décennies au moment des récoltes avec une parfaite fonctionnalité. Cependant, les réalités de l'autre monde continuèrent à agir, distribuant à peu près également les cauris et l'argent CFA.

Sur ce point, l'indépendance nationale eut une action notable. Elle finit par rétablir les deux pans du système en ne s'opposant pas aux marchés locaux tout en contrôlant ceux des centres. Cette dynamique complexe a pour conclusion ce que nous voyons actuellement : un maintien de la socialisation par les marchés, ce qui ne les empêche pas de subir les écarts sociaux modernes.

La fondation des marchés à partir des autels qui leur étaient dédiés, nous inspirent trois types de réflexions :

. Ces faits mettent bien en jeu un sacré qu'on pourrait qualifier de *social*. Quand un maître de marché découvre dans un champ un fragment de fer dont il fera sa puissance de marché, il trouve dans la nature (la brousse cultivée) les réseaux de sa communauté organisée : pôles du matriclan, du matriclan paternel et du patriclan le faisant passer du village au groupe coordonné de villages.

. A l'encontre de beaucoup d'interprétations contemporaines¹², je mettrai l'accent sur le caractère explicable de ce sacré social. N'avons-nous pas clairement vu comment ce sujet de la socialisation à travers son domaine mène son entreprise ? Au sein d'une société clanique segmentaire, il manie les formes d'organisation villageoise qui sont présentes "par extension" - en y ajoutant voisinage et amitié -, pour atteindre son but. De ces moyens simples, principalement idéologiques, il use avec une grande diversité d'une manière à la fois consciente et inconsciente.

. Ce sacré ne nous apparaît-il pas avant tout comme

12. Souvent très ethnocentriques : la violence fondatrice et le sacré originaire.

13. Suggestion que je dois à Marc Piault à partir de sociétés Mawri (Niger), pourtant bien plus hiérarchisées que les Lobi et Birifor.

Page de droite : Détail de l'autel de Nandul
Cl. T. Spini et G. Antongini

*continu*¹³ ? Il n'y aurait pas de différences de nature, mais plutôt de degré entre les acteurs sociaux évoqués. D'un maître de maisonnée à un maître de village, à un maître de marchés (et je ne crois pas qu'il en aille autrement ensuite), il n'y aurait jamais vraiment de fossé identifiable, mais plutôt une gradation du même ordre. Il en irait de même entre sexes et entre âges. Ce genre de structure concorderait avec l'allure précaire et relative du pouvoir et avec la proximité de l'environnement terrestre et animal (où on peut toujours retourner par métamorphose !). L'absolu existerait bien, comme norme de chaque société, mais relatif à ces conditions tout-à-fait originales.

